



Association des Conseillers d'Orientation-Psychologues France

41, rue Gay-Lussac 75005 Paris - www.acop.asso.fr

La lettre des retraités

N° 46-OCTOBRE 2016

ALBI, pays de Cocagne, de riches JNE 2016



EDITO

Nous étions près de 450 aux JNE d'Albi. Des journées bien remplies avec des intervenants particulièrement intéressants, qui ont retenu l'attention des congressistes tout au long des séances. Des discussions riches. Des ateliers pris d'assaut. Une journée des retraités pleine de découvertes. Des rencontres nombreuses et diverses. Bref des JNE comme on les aime. Merci à Paulette Bloch et à Betty Perrin.

Michel et Andrée Demersseman

Sommaire

Page 2 : Intervention de Gilles Monceau, professeur des Universités à Cergy-Pontoise

Page 3 : Le disgracié : Témoignage de Michelle Bessaud, conseillère d'orientation retraitée

Page 4 : Billet de Camille Monnier (suite)

Page 5 et 6 : Intervention de Jean-Yves Rochex, professeur des Universités à Paris VIII.

Page 7 : Intervention de Véronique Pannetier, psychanalyste à Périgueux,

Les plantes exotiques, de Jeanne Dehez

Page 8 et 9 : Conférence d'Arshad Malik, chercheur à l'Université de Toulouse-Jean Jaurès

Page 10 : Intervention de Roland Gori, professeur émérite à l'Université d'Aix-Marseille

Page 11 et 12 : Compte-rendu de la Journée des Retraités

LANGAGES ET VIE SOCIALE... *Le billet de Camille Monnier* (ex directeur du CIO de Narbonne)

«Quoi. ? que dites-vous.. ? Je n'y suis point... ! ... Mais encore... Ah, vous voulez dire, Alceste, qu'il fait beau.....
Mais que ne dites-vous : « il...fait beau... ! »

J. de La Bruyère.(1645-1696)

Il ne s'agit plus aujourd'hui, mes cher(e)s collègues, de dénoncer cette pédante verbosité mais une telle avalanche de propos (parlés, écrits, numérisés) qui nous assaillent, souvent lourdement réitérés, que nous finirions bien par en perdre notre latin...! (...ce qui ne risque pas de m'arriver, n'ayant jamais été latiniste...!).

Cette fonction sociale de la communication cède, depuis plusieurs décennies, à toutes sortes d'exagérations. Elle dépasse, et de loin, nos besoins réels de communiquer qui sont depuis toujours...d'informer (sobrement)...d'alerter (brièvement) mais aussi depuis peu, d'impressionner (d'émouvoir) des foules entières, souvent insatiables.. !

L'étymologie du verbe communiquer (*communicare*) est pourtant plus proche de celle de communier que de harceler... !

Cette verbosité est attribuée par certains auteurs à une forme « d'entropie informationnelle », d'érosion du discours (E. Morin). Lorsqu'elle se situe dans l'ordre de l'affectivité d'autres auteurs la qualifie « d'émotionalisme », une nouvelle forme de reconnaissance sociale... !

(suite page 4)



JNE Albi du 13 au 16 septembre 2016

Présentation critique du concept d'accompagnement, par Gilles MONCEAU, professeur des universités, Cergy-Pontoise

Gilles MONCEAU travaille depuis trente ans sur le concept d'accompagnement. Il a fait le constat que les concepts et les pratiques d'accompagnement se transforment constamment et sont totalement déterminés par les règles de l'économie et de la politique. Le mot « accompagnement » est chargé d'histoire, il est essentiel de repérer les tensions qui existent entre les dimensions individuelles ou collectives de l'accompagnement et de s'interroger sur la généralisation des pratiques d'accompagnement professionnalisées, puis déprofessionnalisées, etc.

Dans le contexte actuel de la perspective d'un corps unique des psychologues à l'Éducation Nationale, unissant les acteurs du premier et du second degré, on peut espérer l'apparition de pratiques moins hétérogènes au service d'une cause commune, bien que tenant compte de nos cultures propres et de nos héritages et en développant une nouvelle façon de penser le travail sous diverses formes.

Dans les années 2000, Jacques ARDOINO (*les paradigmes de l'accompagnement*) prend en compte une nouvelle manière de penser les rapports sociaux et l'intervention des professionnels pour aider les jeunes à devenir plus autonomes. Depuis 30 ans, déjà dans les années 1980, marquées par la médiation ou la remédiation, le rapport à « l'apprenant » s'est transformé. Il ne s'agit pas seulement de transmettre des connaissances, mais, dans une attitude « socio-constructiviste », d'entraîner le jeune dans une dynamique d'apprentissage. On sait actuellement qu'on n'accompagnera pas quelqu'un qui n'a pas déjà lui-même une dynamique. On fait le pari que l'élève devienne l'acteur de ses apprentissages bien que cet avis ne soit pas toujours partagé avec les enseignants.

Dans les années 1990, beaucoup de recherches et de travaux ont été réalisés par des militants pédagogiques, vraies chevilles ouvrières, qui considèrent les jeunes comme des individus plutôt que des élèves ou des « circulaires ». Bien que reconnus dans leurs apports, ces militants se sont sentis trahis car aucune réforme n'a correspondu à l'avancée du travail qui avait été pris en compte, et cela, très certainement par un effet de résistance des enseignants, qui, même convaincus, y voyaient une source de contrainte.

Il ne faut pas seulement appréhender la notion d'accompagnement dans l'éducation nationale, mais plutôt regarder ses transformations dans une lecture plus transverse et dans les secteurs de l'éducation en général, de la santé, du social, au Canada, au Brésil... Pour mieux comprendre, on peut chercher le sens précis du mot accompagnement, qui vient de la racine « compagnon ». Et dans l'usage on connaît les « compagnons du devoir, de la libération, de l'université nouvelle, d'Emmaüs ». Les usages de ce mot renvoient à la notion de combat politique ou social, mais également aux notions de solidarité, avec l'idée d'un collectif. La connotation de valeurs chrétiennes a envahi le champ du social, même si à ce jour il est laïcisé. Il est important de reconnaître que, dans les différents champs professionnels, le terme d'accompagnement prend son origine dans la culture chrétienne (travail sur les handicapés, les personnes en difficulté, les soins palliatifs).

C'est une charge lourde et les métiers de l'accompagne-

ment sont importants dans le P.I.B. – Le développement du secteur marchand est lucratif. A ce jour, des cadres supérieurs se reconvertisent en coach dans les secteurs du sport ou auprès des étudiants du supérieur, Pôle Emploi accompagne les gens en grande difficulté d'adaptation par le biais des coach. Les C.O.P. seront-ils des accompagnateurs ou des coach ? C'est à nous d'en décider. Quant à la dimension de l'accompagnement individuel et collectif, il faut bien reconnaître que même si l'aide se pratique de personne à personne, elle se fait également par la communauté et elle n'exclut pas la hiérarchie. Chez les compagnons du devoir, par exemple, il y a les maîtres. Même si actuellement la visée politique est un peu en panne, il existe une visée de transformation sociale, faite de solidarité et de combat. L'origine chrétienne n'exclut pas les pratiques caritatives. Accompagner l'autre, c'est la prise en charge d'un autre soi-même, qui peut se situer dans une perspective sociale, éthique, voire entrepreneuriale.

De quoi l'accompagnement est-il le symptôme ? De l'incertitude et de la liquéfaction des liens sociaux, de la montée de l'individualisme, qui produit isolement, décrochage, désaffiliation. C'est un constat qui a fait exploser, dans les années 1990 à 2000, les pratiques d'accompagnement, les dispositifs d'écoute, car malheureusement on ne peut pas proposer d'emploi ! La problématique est la même dans tous les secteurs, éducation, social, santé.

Le travail se fait de plus en plus complexe, car il se réalise auprès de personnes « inemployables ». Il reste important de reconnaître, faciliter, aider à développer des compétences, faire accéder à des stages, des allocations, aider autrui à faire des projets, à devenir « entrepreneurs » d'eux-mêmes. Mais il faut vaincre des résistances, c'est la raison pour la-



quelle le travail se renouvelle, car il faut développer de nouvelles analyses, inventer de nouvelles stratégies et donner des clefs de lectures, élaborées elles-mêmes par les bénéficiaires.

Le rapport à la professionnalisation de l'accompagnement évolue, même s'il a une histoire, des usages, l'idée de l'individualisation de l'aide est souvent vue comme un gage de la qualité. On met en place un vrai maillage social, avec des instances de supervision, d'analyse de la pratique, de coach comme chez Pôle Emploi. Le nouvel engagement public va jusqu'à faire entendre au citoyen « si tu en es là, c'est toi » !

Note : la discussion vive, qui s'en suivit, a permis de mettre en perspective la notion de personnalisation, l'usage du numérique et des logiciels en orientation, les algorithmes, la difficulté des interventions collectives liée à la difficulté de mesurer leurs effets.

Synthèse de P. BLOCH

DEMARCHE MUSEALE et TEMOIGNAGES

Nous ouvrons cette rubrique à tous ceux et celles qui souhaitent apporter un témoignage sur leur vie professionnelle. Ces écrits participeront de la démarche muséale entreprise par Dominique Hocquard et Betty Perrin. N'hésitez pas à nous faire parvenir vos participations.

LE DISGRACIÉ

Un regard vert superbe et pénétrant croise mon regard, sans faillir. Son détenteur se tient debout devant moi, un peu en retrait, restant sur ses gardes et guettant mes réactions. Il attend, se méfie encore peut-être. Mais, il n'avait pas le choix ; pris dans l'étau des règlements éducatifs et administratifs, comme un animal dans un piège, il a dû se résigner à accepter cet entretien avec moi. Nul doute, il a été bien chapitré par le directeur du collège et cette fois-ci, il n'a pu se dérober à ce qu'il doit considérer comme une mise en examen.

Il a treize ans, n'est pas très grand, mince ; il est en classe de 5e, il ne redoublera pas, et ne pourra continuer à suivre le premier cycle du collège. Sa scolarité est très mouvementée, cahoteuse, soumise à des fugues à répétitions.

La faculté de choisir

A maintes reprises, le directeur de cet établissement rural a dû battre la campagne pour le retrouver, courir à travers champs pour le rattraper. Aussi les résultats scolaires sont-ils désastreux. Une désolation. Et l'urgence d'une solution se fait sentir aujourd'hui. « Trouvez-lui » m'avait-il dit, « une formation courte, adaptée à son cas ; voyez quel métier, ou apprentissage, en fonction de ses capacités et des possibilités offertes, il peut choisir » ...mais, a-t-il bien, ce jeune garçon la faculté de choisir ? Lui qui ne comprend pas les codes de l'éducation, de ses valeurs de rigueur, et de discipline ; lui qui ne possède pas même les clés pour comprendre l'enjeu et l'intérêt du savoir et du savoir-faire, lui qui percevait tout cet environnement comme un enfermement.

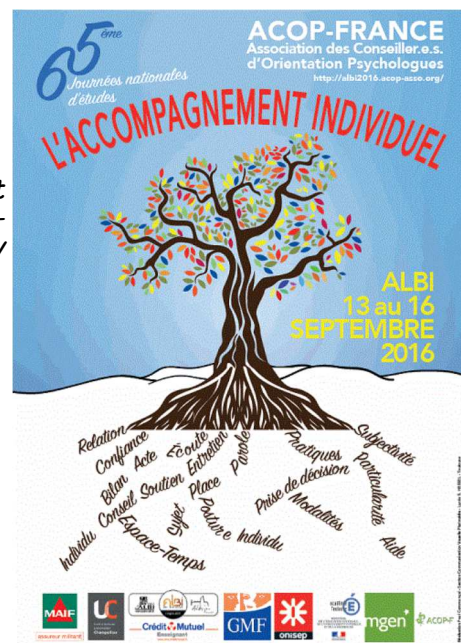
J'avais été aussi avertie des conditions familiales déplorables. « Si vous saviez, c'est un taudis. Les parents sont alcooliques. Ils ne sai-

sissent pas l'importance de la situation dans laquelle se trouve leur enfant. L'éducateur a été accueilli à coups de fusil et ne remet plus les pieds chez eux ». Impossible d'arracher à ce milieu familial, pourtant destructeur, ce jeune garçon à l'avenir professionnel compromis. Car les parents adorent leur fils et lui, il leur est très attaché. Dilemme.

D'ailleurs, aux yeux des parents, le garçon a tout ce qu'il faut pour son développement. Alors, je mesure combien, pour ce jeune, je représente l'institution qu'il déteste ; tout l'enjeu va être d'instaurer un climat de confiance entre nous deux. Avec un objectif, trouver une formation si petite soit-elle, pour lui éviter de sombrer dans l'alcoolisme à son tour. « Ma crainte, sans cela, » m'avait assuré encore le Principal, « c'est que l'on se moque de lui plus tard et qu'on le fasse boire »....

La campagne environnante

Aujourd'hui, le jeune est là dans mon bureau...Et je l'imagine bien, fuyant un matin, solitaire, cet établissement pour passer sa journée dans la campagne environnante, propice à des jeux, et pour satisfaire son désir éperdu de liberté : longer les chemins ombrés, sauter et patauger avec délice, dans les plaques d'eau en hiver, peut-être pêcher dans les cours d'eau, grimper dans les arbres, se cacher dans les fourrés, s'enivrer d'odeurs printanières, sentir et reconnaître la direction du vent, folâtrer dans les prés, écouter le chant des oiseaux, repérer leurs nids dans les arbres, observer les grenouilles dans les mares, et les petits insectes dans l'herbe, peut-être même s'amuser à reconnaître certaines plantes, enfin rêver, et se prélasser sous un arbre, ou dans une grange. J'imagine qu'il en sait bien plus que moi de toute cette nature foisonnante et frémissante, qu'il possède un savoir que je n'ai pas. Mais de tout cela, lui ne m'en dira pas un mot. Je lui arracherai seulement quelques petites



phrases ou monosyllabes à mes interrogations.

Il se pliera de bonne grâce aux tests d'habileté et d'efficacité intellectuelle, qu'il réussira sans problème, et sans hésitation aucune. Mais le dialogue restera difficile ; il ne me dira pas ce qu'il aime, ou ce qu'il aimerait faire, comme métier ou comme apprentissage. Pour l'appivoiser et obtenir un résultat probant, il aurait fallu qu'il vienne me voir, plusieurs fois durant l'année. Aussi, il partit sans une demande véritable, sans l'aveu d'un désir, sans une plainte. Et dans ce départ, je vis, une jeunesse déjà condamnée.

Le bienheureux?

Je ne l'ai jamais revu ; j'appris plus tard qu'il avait été admis dans une petite formation de un an en soudure, la seule issue qui semblait appropriée. Je ne me souviens même pas de son nom, ni même de son prénom, mais en plus de trente-cinq ans de carrière dans l'orientation, j'ai en mémoire ce regard vert si pénétrant mais si impénétrable. Aujourd'hui, je pense qu'il a atteint l'âge mûr, et je ne peux que lui souhaiter de pouvoir vivre encore des moments de flânerie, de paresse, et de liesse dans cette campagne qu'il a aimée enfant, sans aucun doute ; de vivre parfois, enfin peut-être, une vie rêvée comme le héros du film Alexandre le bienheureux.

Novembre 2015 Michelle Bessaud

Les sous-titres sont de la rédaction)

Langages et vie sociale

(suite de la page 1)

Ici, elle est appuyée de pleurs, voire de sanglots, mais qui ont rarement la suavité de ceux de P.Verlaine (1844-1896):

« Les sanglots longs des violons de l'automne Bercent mon cœur d'une langueur monotone »

Les larmes de la socialisation : Ce sont les bébés qui nous enseignent cette fonction sociale des larmes. En effet, les bébés pleurent sans larmes jusqu'à un certain âge. L'apparition des larmes chez nos chérubins est un indice des débuts de leur socialisation. Elles ont pour fonction « d'alarmer » l'entourage !

Chez les adultes, les pleurs sont aussi un moyen de communication. Ils attirent l'attention et appellent à la compassion.

Leur codification est culturellement établie. Dans certaines sociétés les pleurs sont mercantilisés : les pleureuses professionnelles sont rétribuées d'autant plus généreusement que leurs pleurs sont accentués de lamentations et de « maquillages » conventionnels, leurs visages barbouillés de suie et de sang. !

A l'inverse, dans d'autres sociétés, les pleurs sont réprimés. Ils sont considérés comme des signes de faiblesse.

Dans notre société, ils témoignent de chagrins individuels plus ou moins profonds. Lorsqu'ils sont collectifs, les médias en raffolent. Ils les exploitent, les enrichissent d'images choc, ameutent des foules atterrées, les propagent bien au-delà de nos frontières...les subliment...mais de façon très fugace...l'actualité est si riche d'occasions de produire du sensationnel.. !

Mais les larmes ne sont pas, fort heureusement, les seuls instruments de la communication...Les plus répandus sont les mots qui ont l'exceptionnel pouvoir, en les nommant, de générer les réalités, de leur conférer leur visibilité, leur conscientisation. Tant qu'un fait, un objet n'est pas nommé, il n'existe pas. Tant qu'une caractéristique individuelle n'est pas décrite et qualifiée, elle n'existe pas, passe inaperçue...C'est souvent préférable car le risque de stigmatisation n'est jamais bien loin... !

La privation de la fonction du « dire » emprisonne l'individu...Robinson aurait perdu la raison si Vendredi n'était advenu.

Certes, il nous arrive parfois de parler tout seul, de soliloquer (plus souvent en prenant de l'âge). Pour ma part, je n'ai pas trouvé d'autre moyen pour avoir toujours raison encore que, parfois ces soliloques nous révèlent des désaccords avec soi, des conflits intrapsychiques profonds car il y a toujours le risque d'un tiers-contradictoire tapis dans un repli de l'aire de Broca...dans la scissure de Sylvius, paraît-il..!

De même, la cure psychanalytique a essentiellement pour objet d'aider à la production de propos permettant ainsi au patient d'être son propre thérapeute ... d'évacuer ses angoisses. Mais cet effet cathartique parvient rarement à rester personnel..Il est particulièrement bénéfique lorsqu'il perd de son intimité...!

Les mots ne sont pas, bien évidemment les seuls

signes de la communication. Il y a, dans l'ordre de la communication non verbale, l'immense domaine des mimiques, des expressions du visage spontanées ou « composées », généralement à visée émotionnelle, des plus attendrissantes au plus redoutables, des plus sincères au plus mensongères :

« Ce que vous paraissez être parle si fort que je ne puis entendre ce que vous dites. .. ! » R.W. Emerson (1803-1882)

Cette fonction de la communication ne manque pas également de soulever le problème des rapports entre le langage et la pensée :

Est-ce la pensée qui génère le langage ou au contraire, le langage qui enrichit la pensée ?

« Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire viennent aisément.. » Boileau.

Existe-t-il un langage sans pensée et une pensée sans langage :

« He thinks too much...Such men are dangerous.. ! » Shakespeare.(Hamlet)

Une façon simple (simpliste) de répondre à cette question : la pensée rationnelle est cantonnée, croit-on, dans l'hémisphère gauche de l'encéphale...or le langage n'en occupe qu'une partie dans sa zone pariétale..Donc on peut réfléchir sans parler...ce qui serait souvent préférable... ! Mais on ne peut pas parler sans réfléchir...du moins le devrait-on.. ! Et donc d'éviter « de mettre notre grain de sel à tout propos »...comme je viens encore de le faire une fois de plus ici... !!!

Pourtant ma mère me disait souvent: « Silence...et dors.. ! »

Bien amicalement...

Camille Monnier. Janvier 2016. Narbonne.



En gabarre sur le Tarn

APPEL

Merci aux retraité(e)s de bien vouloir apporter le témoignage de leur carrière pour constituer une biographie du vécu des services. Voir une première participation page 3. Prendre contact avec Dominique Hocquard : dominique.hocquard@wanadoo.fr

JNE Albi du 13 au 16 septembre 2016

Les politiques d'individualisation dans l'école : concepts, débats et controverses, par JEAN YVES ROCHEX*, professeur des Universités à Paris 8

Le constat récurrent fait par la sociologie est que l'école française est parmi les plus inégalitaires des pays de l'OCDE. Face à ce constat, examinons les réformes proposées qui, depuis une dizaine d'années, tournent toutes autour de l'individualisation des méthodes à partir d'une psychologie individualisante et nous verrons si la psychologie seule peut apporter une réponse à ce problème.

Par exemple, en 2014, selon la « refondation de l'école », l'école la plus efficace, la plus démocratique, proposerait les solutions les plus diversifiées en fonction des caractéristiques de chaque élève. On multiplie les dispositifs dont la remédiation personnalisée, différenciée. Il y a pour ce faire une profusion de textes réglementaires, dans lesquels les termes utilisés sont rarement définis. La rhétorique de l'individualisation efface la question de la démocratie et de la lutte contre les inégalités.

Les statistiques montrent une inflation des recours personnalisés au soin et à la santé, voire à la biologisation de la difficulté scolaire.

Dans les années 1970/80 on avait recours massivement à la sociologie critique et à l'analyse des rapports sociaux et du fonctionnement élitiste du système éducatif (Bourdieu). Il est vrai que cette approche avait ses insuffisances pour élucider les processus concrets de production des inégalités scolaires, ainsi que les exceptions aux régularités statistiques, mais aujourd'hui la médicalisation de la performance scolaire est devenue l'approche dominante. Actuellement, l'individualisation fait de l'échec ou de la réussite, la résultante de caractéristiques individuelles d'élèves singuliers. Ces singularités relèveraient de dispositifs d'accompagnement personnalisé souvent pensés en marge ou en dehors du dispositif scolaire. Ces dispositifs se nourrissent des insuffisances des périodes précédentes, mais ni la cause de la démocratisation, ni celle des individus n'y gagnent, au contraire. Certes, le caractère uniformisant ou « adultocentrique » des systèmes éducatifs a été critiqué à juste titre depuis longtemps : l'enfant est un être *en développement*, c'est incontestable qu'il n'est pas un adulte en miniature.

Mais cet adultocentrisme du système éducatif s'est largement inversé et on est passé au « puérocentrisme » (l'enfant au centre...) dans l'idéologie actuelle. On en est à une mythologie de l'enfance. Ex Roger Couzinet (Education nouvelle) dans les années 50-60 : « C'est à la disparition de l'enseignement que la psychologie de l'enfant conduit ». Or, ni Piaget, ni Wallon, ni Vygotsky ne parlent de *psychologie* de l'enfant. Piaget parle de *psychologie du développement* et Wallon était très hostile au retrait du maître ou à la disparition de l'enseignement. Et on va de plus en plus loin dans ce sens : les années 70 font émerger les thématiques du rythme de l'enfant, de sa chronobiologie et actuellement, c'est le passage d'une rhétorique de l'enfance à une rhétorique qui concerne chaque enfant comme nature particulière. C'est une conception naturaliste de l'enfance qui permet une sorte d'alliance entre la conception puérocentrée et une biologie néo-libérale en matière de politique éducative autour de la diversité des élèves. Un texte émanant de la commission européenne affirme comme une évidence : « L'approche *organique* de l'éducation est basée sur l'affirmation que le propos de l'éducation est de fournir ce qui

peut ouvrir les talents ». L'idéologie des neurosciences a pris le relais d'une certaine psychologie.

Dans ses travaux critiques de l'institution scolaire, dès 1970, Bourdieu note que c'est l'indifférence aux inégalités réelles qui produit de l'inégalité scolaire et que « en ne donnant pas explicitement ce qu'il exige, le système d'enseignement exige uniformément de tous ceux qu'il accueille qu'ils aient ce qu'il ne donne pas ». Autrement dit, le système fonctionne avec délit d'initiés. On a pu s'inspirer de cela pour propulser des secteurs d'éducation où la pédagogie est différenciée et individualisée. Mais la diffusion et la vulgarisation de la sociologie critique ont davantage nourri des logiques *d'innovation* que propulsé la démocratisation : on le voit bien dans les textes réglementaires où *les termes d'innovation, modernisation* sont 10 à 50 fois plus fréquents que le terme de démocratisation. Or, la rhétorique pédagogique d'innovation se base sur le rapport à l'école des enfants de classes moyennes. La rénovation pédagogique a permis d'installer une différenciation des exigences à l'égard des élèves et on constate que les exigences à l'égard des élèves les plus en difficulté sont de plus en plus minorées.

Prenons l'exemple de l'évolution des conceptions des politiques d'éducation prioritaire dans 8 pays européens : depuis 1975/80, se sont succédé trois âges successifs de mesures. A l'origine (Alain Savary), ces politiques se fondent sur l'objectif de réduction des inégalités scolaires par compensation et de transformation du système éducatif. L'optique est de compenser par le renforcement des moyens et de la pertinence de l'institution scolaire, les carences dont souffriraient les élèves qui ne peuvent tirer profit de l'offre scolaire telle qu'elle existe. Dès ce moment-là sociologues et psychologues ont fait remarquer que concevoir les élèves de milieux populaires uniquement sous l'angle du déficit est problématique.

Au deuxième âge, on a recentré cette politique autour de l'idée du socle minimum de compétences et de connaissances au nom de l'équité (c'est loin d'être atteint aujourd'hui : la situation des élèves les plus faibles ne cesse de se dégrader). Surgit l'idée d'élèves à risques (qu'il fallait dépister).

Au troisième âge, il y a reculé du ciblage territorial : on cible des catégories de problèmes (enfants de réfugiés, enfants malades, ayant des difficultés d'apprentissages, doués ou talentueux, garçons ou filles selon les cas, etc.). Apparaît donc une catégorie d'élèves qui n'ont pas de désavantage, mais au contraire un avantage supposé. L'idée de réduction des inégalités sociales disparaît, c'est une politique de maximisation des chances individuelles de chaque élève en fonction de ses caractéristiques sociales, biographiques, géographiques, biologiques. Se conjuguent la théorie du capital humain et la psychologie individualiste. Exemple : l'opération qui consiste à introduire des élèves de ZEP à l'Institut d'Études Politiques (IEP), avec l'idée selon laquelle il y a des élèves méritants dans les milieux populaires qu'il convient, dans une optique méritocratique, de faire accéder à Sciences Po. En fait, il y a moins d'un élève de ZEP sur 1500 admis en IEP : on ne peut parler de démocratisation de Sciences Po.

.../...

Même idée pour les internats d'excellence : il y aurait des élèves méritants gaspillés par leur environnement familial. On somme l'institution scolaire, pour être la plus efficace, de se différencier pour coller au plus près à la nature de chaque individu et pour que le jeune aille au bout de son excellence.

La tentation d'individualisation et de naturalisation de l'action publique agit dans les thématiques autour des élèves « dits intellectuellement précoces ». C'est un lobby très puissant porté par des familles extrêmement socialement privilégiées qui a fait reconnaître cette thématique par l'institution. Le même type de logique est à l'œuvre avec l'inflation de la catégorie des DYS (dysorthographiques, dyslexiques, etc...). A ce jour, c'est la médicalisation de l'échec scolaire et le recours aux professions de soin qui sont préconisés pour résoudre les troubles d'apprentissage. Ces dispositifs visent à imposer à l'institution scolaire de maximiser l'intérêt privé de chaque enfant en fonction de ce qui est considéré comme une caractéristique médicale, naturelle ou biologique.

Dans les thématiques sociales, par exemple la violence à l'école ou le décrochage scolaire : à partir des statistiques concernant les populations « à risques », le raisonnement glisse sur des individus « à risques ». On cherche à gommer l'effet stigmatisant de l'enseignement spécialisé, mais on noie la notion d'inégalité sociale, on la désociologise, la dépolitise. On unifie une même catégorie, on fait un constat, puis un diagnostic. Les professionnels du soin ou de la psychologie sont invités à intervenir dans une logique d'expertise, une logique simpliste qui est la même que l'ancienne avec des habits neufs, selon laquelle expertise + conseil-accompagnement + information = décision. Mauvezin écrivait en 1923 « Orienter professionnellement un enfant, c'est prendre la mesure de la cheville qu'il est pour trouver dans quel trou cette cheville s'adapte parfaitement ». Aucune place pour le narratif ni pour

l'histoire de l'individu. Pourtant demain n'est pas la répétition d'hier.

On demande de plus en plus aux individus d'être autonomes, voire autoentrepreneurs. En même temps ils sont assignés, par exemple, à des identités mélancoliques ou bien à des contrats léonins, etc... Est-ce que le psychologue de l'EN est seulement le psychologue des individus ou celui des milieux ? L'accompagnement des individus est légitime, mais faut-il viser simplement à accompagner les sujets ou travailler collectivement avec des effets en retour sur l'institution scolaire pour favoriser le développement des sujets ? C'est une question professionnelle, théorique et politique. Le risque c'est que les logiques d'individualisation ne soient que des logiques d'accompagnement du processus de fractionnement propre à notre système éducatif qui éjecte ou plutôt qui différencie plus par l'échec que par le projet. Ce sont des « coussins compassion-

nels » (Yves Clot) d'une institution scolaire tenaillée par une logique de concurrence individuelle. Il y a des gagnants, il y a des perdants. Le savoir n'est pas une marchandise, il s'accroît en se partageant.



Débat : *L'accroissement possible du choix des familles a augmenté la ségrégation. Il s'en est suivie une dégradation de l'offre éducative.*

La concentration des populations les plus paupérisées aboutit à une réduction des exigences envers ces élèves-là. On parle beaucoup du potentiel des élèves, mais on maximise le « potentiel » des uns, mais pas celui des autres.

Synthèse de P. BLOCH et Betty Perrin

*JY Rochex a commencé son propos par un hommage à Bernadette Dumora

JNE ALBI - ATELIER : La démarche muséale en orientation, pour mieux comprendre les enjeux actuels du numérique

Dominique Hocquard, CO-P retraité, ancien président de l'ACOP-F, vice-président de l'ARIMEP (Association pour la Recherche et l'Intervention Muséale en Psychologie) et **Betty Perrin**, CO-P retraitée, ancienne Présidente de l'ACOP-LR, membre du CA de l'ACOP-F ont animé cet atelier. En voici les attendus :

La démarche muséale se propose de rappeler les conditions d'émergence de l'orientation avec ses instruments de mesure et ses méthodes standardisées, issus des laboratoires de psychologie expérimentale, pour comprendre l'actualité dans laquelle nous sommes « embarqués » aujourd'hui avec le numérique. Il s'agit donc de revisiter les objets de l'orientation, leurs usages, les contextes socio-économiques, politiques, scientifiques qui les ont produits et les vives controverses qu'ils ont suscitées. Cela peut surprendre à l'heure de l'innovation et de la volonté affichée de s'affranchir du passé. Pourtant, poser le principe épistémologique d'une compréhension du présent à partir du passé peut s'avérer fructueux. A l'opposé des *technodiscours* cela permet de renouer avec une tradition réflexive et critique qui dans le domaine de l'orientation a pris ses distances avec la prétention transhistorique d'administrer scientifiquement et techniquement l'humain.

Ouvrages et sites de référence :

Dominique Cardon, *A quoi rêvent les algorithmes ; nos vies à l'heure des big data*, 2015

Roland Gori, *l'individu ingouvernable*, Ed. Les liens qui libèrent, 2015

Roland Gori, *la dignité de penser*, Ed. Les liens qui libèrent, 2011.

Denise Guyot, Robert Simonnet, *un siècle de psychométrie et de psychologie*, L'Harmattan, 2008.

Dominique Hocquard, *la démarche muséale en orientation*, Questions d'Orientation, n°2, juin 2016.

Dominique Hocquard, *la subjectivité dans l'objectivité scientifique des classificat*

JNE ALBI 2016

S'orienter dans l'entretien

intervention de **Véronique Pannetier**,
psychanalyste à Périgueux, co-auteur de l'ouvrage « Exégèse des lieux communs en orientation », 2006 Editions Qui Plus Est.

Introduction : Repères historiques

L'orientation scolaire et professionnelle en France avec des psychologues diplômés dans l'institution scolaire est une exception mondiale. A l'origine très psychométrique elle s'est enrichie d'une approche clinique, mais de manière désordonnée. Par ailleurs, cette approche clinique apparaît comme suspecte à l'institution qui lui demande à la fois de faire du « counseling », d'être expert, de faire de l'éducation à l'orientation, etc.

Quelle place pour l'approche clinique en orientation ?

Pourtant l'entretien est le fil rouge qui donne du sens à toutes ces postures en aidant les sujets à s'émanciper et à prendre place dans le monde qui les accueille. L'entretien est le centre de gravité des différentes activités du conseiller d'orientation-psychologue.

Le conseiller doit choisir entre deux approches de l'orientation, l'approche éducative et l'approche clinique :

- L'approche éducative repose sur l'idée que le sujet est connaissable, qu'on peut le rendre transparent à lui-même, conscient de ses représentations qui le gouvernent, moyennant quoi il devient capable de faire des choix informés et rationnels.

- Dans l'approche clinique on ne croit pas en la transparence du sujet : la psychanalyse nous enseigne que c'est une énigme qui est au centre des grandes décisions que nous prenons, dans tous les domaines. Elle ne garantit pas le « bon » choix. Elle permet simplement au sujet de s'approcher de sa propre énigme et de faire un choix plus juste qui pourra dans l'avenir se déployer. Les décisions prises rationnellement sont souvent bloquées, empêchées par « cette part indomptée, méconnue de nous-mêmes ». Il ne suffit pas d'être bien informé pour pouvoir choisir de façon juste et vraie pour soi.

Illustration par une « vignette clinique »

Jérémy vient de commencer un stage en restauration. Le quatrième jour son patron lui demande de découper des « amours en cage » et il est pris d'une crise d'angoisse : « *je ne pouvais plus respirer, je tremblais, j'avais envie de vomir, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, pourquoi j'étais comme ça* ». Jérémy a dû abandonner sa formation : les angoisses se répétaient. Son grand-père qui l'accompagne essaie d'interpréter : *il faut que vous sachiez que son père est mort, suicidé quand il avait quatre mois et demi. Sa mère a galéré. Nous l'avons gardé jusqu'à ses six ans et demi* ».

Mais Véronique Pannetier reste très prudente par rapport à cette interprétation qui peut être un piège, le pire des cas, c'est de se mettre à interpréter étourdiment ou avec trop d'assurance. Elle s'est contentée d'ouvrir une piste au jeune homme : *Vous savez, « l'amour en cage », ce n'est pas n'importe quoi !* et elle a décroché le premier sourire du garçon.



Elle n'est pas allée plus loin : elle a laissé ce questionnement cheminer dans la subjectivité du garçon car la psychanalyse réhabilite la subjectivité contre une prétendue objectivité qui aseptise le lien. Or, un entretien est une relation humaine. Chaque sujet est porteur d'un désir qui le met en mouvement, et le désir est d'abord un manque. C'est à ce manque que

nous pouvons peut-être faire accéder les jeunes qui viennent nous voir.

Mais il y a le transfert : Celui qui vient nous voir en nous disant : "je ne sais pas quoi faire" nous suppose souvent un savoir sur ce qu'il devrait ou aimerait faire. Chacun doit décider s'il accepte de se mettre à la place que lui désigne le transfert. Doit-on proposer à Jérémy de combler prestement une place vacante – ce que VP n'a pas manqué de faire, sans succès bien entendu – ou bien laisser vacante la place où l'énigme de l'angoisse va pouvoir se déployer jusqu'à produire un point d'ancrage à partir de quoi le sujet pourra s'extraire de ce qui le paralyse...

Synthèse : Betty Perrin

MES PLANTES EXOTIQUES PRÉFÉRÉES, par Jeanne Dehez

Si vous étiez au dernier congrès de l'ACOP de Montpellier, vous avez peut-être repéré, gardant l'entrée principale, de jeunes arbrisseaux à fleurs jaunes et longues étamines rouges qui n'étaient autres que de jeunes petits flamboyants (*Poinciana: Caesalpinia gilliesii*).

Originaires d'Argentine, ces végétaux qui prospèrent dans le sud-est de la France, pouvant atteindre 3 à 6 mètres et résister à -13°, sont actuellement présents en Béarn (quoique de taille plus modeste!).



Je me borne à produire de jeunes plants que je dissémine autour de Pau, en des jardins choisis, à partir de graines venant de Labastide-Cézenac. Je ne désespère pas d'en installer aussi dans le Gers et les Landes.

Parmi les plantes exotiques de longue vie :

- Le *Plumbago indica* écarlate (origine : Asie méridionale), sauvé du gel en 1985, maintenu en serre.
- L'*Hibiscus schizopetalus* (origine : Afrique orientale).
- Le *Gargénia jasminoides* à fleurs blanches, doubles et parfumées (origine : Chine). Des sujets dont on a renouvelé la terre acide, ont plus de 20 ans.
- Et surtout ma collection de fuschias qui célèbre plus que jamais deux créations de 1942, par Turner: Winston Churchill et R.A.F.

JNE Albi du 13 au 16 septembre 2016

Conférence d'Arshad MALIK, chercheur au Laboratoire Clinique Pathologies Interculturelles de l'Université Jean Jaurès – Toulouse

Interculturalité et accompagnement.

Que peut-on entendre par ce mot d'accompagnement ? Est-ce faire un pas avec l'autre ? Ce peut être un phénomène plus complexe : étymologiquement, accompagner, c'est partager le pain, inviter à votre table, mais ce n'est pas un acte banal et il entraîne des répercussions.

Le partage, c'est le don de soi et, sous le signe du sacré dans la symbolique chrétienne, le pain c'est la chair, le vin c'est le sang : c'est un acte très intime et il introduit un rapport d'égalité. C'est d'autant plus complexe quand on invite quelqu'un venu d'ailleurs à partager de la même manière : ces personnes venues d'ailleurs et qui sont vues très souvent comme celles qui manquent de pain parce que dans ce bas monde, sur la table du monde, le pain manque et n'est pas partagé de la même manière, on dit que ces pauvres gens viennent pour manger notre pain. Oh, elles sont là aussi pour ramasser les miettes...

De toute façon, inviter à sa table est toujours sous le signe de l'altérité universelle : l'autre est toujours perçu comme potentiellement dangereux, il peut « cracher dans la soupe »...

Ses liens avec les problématiques d'interculturalité.

Accompagner c'est parvenir à permettre au sujet, à travers ses pulsions, ses capacités intellectuelles, de trouver une place harmonieuse, apaisée malgré ses différences identitaires.

Nous, praticiens, devons travailler sur ce double aspect de la dimension cognitive ou intellectuelle et de la dimension identitaire, c'est-à-dire ontologique du sujet.

La dimension cognitive : L'espace épistémologique, c'est-à-dire, le savoir scolaire général, est tout autre chose que le simple savoir en tant que tel : le noyau de toutes les réalités culturelles, c'est **la problématique du sens**. Le sens « dans tous les sens » : sens de l'autre, de soi, de la vie...

La formation et le décodage de sens englobe le sens dans tous les sens, le sens de toute chose. D'où vient la vie ? Qu'est-ce que l'espace, l'histoire, les astres ? L'aventure de l'homme historique est toujours la quête de sens. C'est dans cette quête de sens que l'homme a inventé toutes les mythologies, toutes les connaissances modernes et scientifiques jusqu'à aujourd'hui : c'est l'aventure de construction et de transmission de connaissances.

On pose la question du sens de tout, mais **avant tout c'est le sens de soi qui est en jeu** : « Connais-toi toi-même. » : Socrate avait compris l'articulation entre la connaissance et soi. Le savoir ne peut avoir du sens que s'il résonne dans la réalité psycho-subjective du sujet.

Qu'est-ce que la réalité culturelle ? Toute culture est d'un côté une réalité visible (les actions, les conduites) et d'un autre côté une réalité foncièrement invisible (l'espace symbolique).

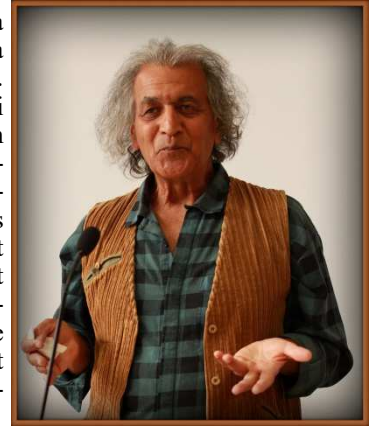
Mais tout ce que l'homme a produit de visible est amené à devenir des *représentations*. C'est-à-dire que tout ce qui est matériel est présent en nous sous forme de signification, sous forme de représentation que nous portons dans notre esprit. La culture est essentiellement symbolique et invisible parce que la véritable réalité culturelle, ce n'est pas la matérialité, c'est ce qui est de l'ordre du signifiant qui habite ma psyché.

La culture est ce qui nous montre la ligne frontalière de ce qui peut nous séparer de l'autre. Mais nous sommes tous dans la problématique d'interculturalité : vous avez des niveaux d'interculturalité, il y a de l'interculturalité au sein d'une même famille ou en fonction de telle région et telle autre, dans l'espace géographique et aussi au niveau temporel : chaque nouvelle génération ne porte pas le même signifiant que la précédente.

Le lot des immigrés est qu'ils sont obligés par leur histoire d'exil ou de transplantation plus ou moins difficile, d'être dans des espaces de signification et de signifiants nouveaux. Ces êtres sont très souvent dans la problématique de difficulté de décodage de l'environnement culturel où ils se trouvent. Ils sont dans un état de déficience de sens de ce monde qui les entoure. Quand on est face au cas d'un tel sujet qui a ses racines et une conscience historique derrière lui, comment lui parler de décodage des enjeux de la nouvelle société de façon plus subtile ?

On fait un constat global très paradoxal sur les populations issues de l'immigration : d'un côté on a la majorité, des générations d'immigrés nouvellement arrivés et parfois des 2^{ème}, voire 3^{ème} génération qui sont perdus dans ce nouveau monde, largués, sans trop de repères, sans trop de possibilité de décodage des signifiants qui règnent dans cet espace. C'est le lot qui souffre le plus et qui pose très souvent des problèmes à la société d'accueil. Et dans ces mêmes populations, on a aussi des gens qui vont vers des situations dites d'excellence. C'est un paradoxe. Pourtant, lorsqu'un individu doit se donner des moyens pour, d'un côté régler toute la fragilité subjective dont il est porteur, et de l'autre côté déployer tous les moyens intellectuels de décodage de l'environnement où il se trouve, cela peut le conduire vers l'excellence.

Certains immigrés sont des personnes novatrices, créatives, ont une logique de progression. D'autres ont une logique régressive, ils sont pris dans des conflits complexes, victimes de la nostalgie d'un paradis perdu, avec le sentiment de déloyauté, d'infidélité et de trahison à l'égard de leur ancienne réalité. Cela secrète des tensions et des pathologies psychiques. Tobie Nathan l'explique très bien. Arshad MALIK, illustre cela avec une expérience personnelle de praticien-psychologue : il a été amené à suivre une petite fille d'environ 8 ans ½ d'origine turque parce que la gamine souffrait de *mutisme sélectif* (à l'époque ce syndrome n'était pas identifié). Il a essayé de comprendre : quand la fille était dans sa famille, avec ses copines, lorsqu'elle jouait dans le quartier, elle était normale, elle parlait avec tout le monde, elle rigolait, elle causait. Mais dès qu'elle était dans un espace scolaire, avec les gens qui étaient là pour l'aider, elle restait muette. Il a fait l'hypothèse que la petite était en état de conflit avec l'espace symbolique d'ici. Pour la décoincer, intuitivement, il a eu l'idée d'apprendre quelques contes et des petits contes de fées en langue turque et, mine de rien, un jour où elle était là et qu'il y avait d'autres gamins,



(suite page 9)

il a commencé à réciter en langue turque en observant discrètement le visage de la gamine. Elle a fini pour la 1^{ère} fois par poser une question : « Toi tu es Turc ? ». Il était ravi qu'elle ait enfin parlé et il a répondu : « un tout petit peu ». Depuis ce moment il y a eu un déclic progressif et il a réussi à ramener la gamine. Tout s'est mis à aller bien, elle parlait dans la classe.

La question du bilinguisme

Deux hypothèses sont avancées. La 1^{ère} hypothèse a été répandue pendant des années : on disait que tous les gamins issus de situations bilingues avaient davantage de potentiel pour l'apprentissage des langues à venir. La 2^{ème}, tout à fait opposée, est que tous les gamins qui sont issus de situations de bilinguisme peuvent avoir davantage de difficultés scolaires que ceux qui sont dans le mono linguisme. La 1^{ère} hypothèse a ses raisons, sa justification dans des situations très spontanées et naturelles où il n'y a pas les filtres des institutions scolaires, de l'apprentissage institué que nous con-



naissions dans nos sociétés. Par exemple en Afrique : vous avez des tribus qui sont dans des rapports de voisinage et des gamins qui sont trilingues ou qui parlent quatre langues parfois. Ça se fait complètement naturellement. Ça donne de grandes possibilités parce qu'à cet âge précoce il y a une flexibilité neuronale qui permet à des gamins d'apprendre plusieurs langues sans grande difficulté, à condition que par la suite le gosse continue, parce que si on ne les parle plus, si on ne les pratique plus tout disparaît. Ce n'est pas le cas dans les sociétés occidentales où on a constaté grâce à des enquêtes rigoureuses que cette hypothèse, n'est pas toujours valable : la plupart des gosses dans une situation de bilinguisme entendent leurs parents parler la langue d'origine et ils s'inscrivent dans l'imitation, ils captent quelques bribes de cette langue, tout en étant socialisés dans le contexte actuel par la télévision, la rue, l'école, baignés dans la langue d'ici. Ils sont dans une situation bancal car ils ne font pas un véritable apprentissage avec accès à la réalité grammaticale de la langue d'origine tandis qu'à l'école ils apprennent la langue d'ici, non seulement oralement, mais de plus de manière très technique du point de vue grammatical.

Conclusion

Ces gamins issus de l'immigration sont dans un état de frustration latente. Scolairement, il faut poser la question du sens des connaissances . « Il m'est arrivé, alors que je travaillais sur la langue française auprès d'eux, d'exploiter la pluri-culturalité lexicale de la langue française, avec des gamins issus de cultures d'Afrique du Nord, de prendre tel ou tel mot dans la langue française de près ou de loin lié avec des racines de langue arabe ou de langue berbère ou de langue persane, et ça donne du bonheur à ces gamins, il y a une conscience identitaire qui s'élargit ». Les cultures, quand elles se mélangent, sont dans un processus de friction et de tension. Pour réduire ces frictions on travaille pour qu'il y ait une dimension créative, qu'il y ait une nouvelle réalité normative qui puisse jaillir. Des valeurs nouvelles sont à forger.

Synthèse de P. BLOCH et Betty Perrin

Journée retrouvailles dans les Hauts de France

Afin que chacun puisse bloquer la date pour l'année prochaine (il n'est jamais trop tôt pour en parler), les participants ont fixé le **jeudi 18 mai 2017**.

Elle se déroulera dans le Pas de Calais. Jean Marc Chatelet et Alfred Grut prépareront le programme et nul doute qu'ils réserveront d'agréables surprises.

Question d'Orientation

Pas de procrastination. Ne remettez pas votre décision de rejoindre les abonnés à la revue « Question d'Orientation ». Editions « Qui Plus Est », 32, rue des Envierges, 75020 Paris. Tél : 01 43 66 61 16.

La Lettre des Retraités

- Nous envoyons cette lettre à tous les retraité(e)s de l'Orientation dont nous connaissons l'adresse électronique. (Faites nous connaître celles des nouveaux et nouvelles retraité(e)s).

- Selon la loi Informatique et Liberté, vous pouvez nous demander de ne plus figurer dans notre fichier.

- La Lettre des Retraités est diffusée gratuitement en 189 exemplaires par courrier postal et 301 par courriel. Les CIO sont dorénavant destinataires.

- Si vous recevez ce document en version papier et que vous avez une adresse électronique, merci instamment de nous la faire connaître. Premier avantage, vous participerez au respect de l'environnement. Deuxième avantage, vous profiterez des couleurs. Troisième avantage, vous aiderez à limiter nos frais d'envoi. Enfin vous recevrez les bulletins intermédiaires vous donnant les informations au plus près de leur survenue. Cette Lettre est bien la vôtre. N'hésitez pas à nous envoyer vos contributions.

Cette lettre a été préparée par Andrée et Michel Demersseman. Toute correspondance est à adresser à : Michel Demersseman, Résidence La Coupole, 2 rue Léon Gautier, 83400 Hyères - Mèl : m.demersseman@free.fr

Rédaction : Paulette Bloch, Dominique Hocquard, Camille Monnier, Betty Perrin.

Photos : Michèle Bessaud (page 12), Michel et Andrée Demersseman, Pierrick Vinot (pages 5,7,8 et 10).

EN BREF

DEMARCHE MUSEALE : De nombreux CIO ferment ou sont regroupés. Quid de leurs archives et de leur matériel ancien? Appel est fait aux retraités pour prendre contact avec les directeurs concernés afin que le matériel et les archives soient préservés.

LES JNE SUR YOU TUBE : Il est possible désormais de retrouver les vidéos des conférences des JNE de l'ACOP-F sur notre chaîne youtube.

ADHESIONS

Merci de privilégier le virement bancaire pour votre adhésion (40 € pour les retraité(e)s).

Merci aussi de préciser votre nom + RETRAITE dans la rubrique « Identifiant donneur d'ordre » et « adhésion 2015 ou 2016 » dans le Motif du virement: ACOP AS CONSEILLERS – IBAN FR95 2004 1000 0103 6259 1B02 082 / BIC PSSTFRPPSS

L'adhésion papier reste cependant possible.

JNE Albi du 13 au 16 septembre 2016

L'accompagnement du sujet, libéralisme et effet pervers par Roland GORI, professeur émérite, à l'Université d'Aix-Marseille

La disparition du lien social entraîne, par réaction, la nostalgie du passé. Mais le passé n'est peut-être pas tel que nous l'imaginons car la période actuelle rappelle celle de l'émergence des machines dans le monde artisanal du 19^{ème} siècle. Michelet a dit en 1846 : « c'est la machine qui fait marcher l'homme et non pas l'homme qui fait marcher la machine » : c'est la servitude volontaire. Mais ce qui asservit, ce n'est pas la technique, mais l'asservissement à la technique.

Le taylorisme confisque dans l'humain seulement les « forces animales ». L'homme n'est plus qu'un secteur, il est adapté à une tâche. C'est la prolétarianisation de l'homme, la confiscation du savoir de l'artisan. La réponse actuelle au monde du travail est la technique qui conduit à un gouvernement des autres qui s'appelle la technocratie ; c'est-à-dire, l'alliance de la conscience de soi et de la religion du marché. C'est la prise de possession de nos existences par les logiques financières. On peut dire que l'individu est assigné, asservi à des logiques « techno-facistes » et qu'il ne peut y avoir de démocratie sans la réinvention d'un humanisme.

Si l'on voulait en donner une image, prenons dans les « voyages de Gulliver », l'histoire de ces familles très pauvres, en Irlande, chacune donnant un de leurs nourrissons à un boucher qui le leur achète très cher. Ce pragmatisme conduit à une forme de cannibalisme. Keynes disait : « Nous serions capables d'éteindre le soleil et les étoiles parce qu'ils ne rapportent aucun dividende ».

La vie d'un homme libre requiert la présence d'autrui disait Hannah Arendt, mais la technique n'exige pas la présence d'autrui, la morale. Il s'agit d'appliquer simplement la règle, ce qui aboutit à la disparition du politique. Ce champ du politique requiert, comme le dit Montesquieu, des lois, c'est-à-dire de savoir poser des limites, mais il y a une grande différence entre soumettre et gouverner. La technique impose non pas des lois, mais des normes, une société de contrôle, de surveillance et d'organisation. La norme, c'est l'équerre, une extension linguistique du 17^{ème} siècle qui signifiait ajustement, adaptation, et qui apparaît dans la deu-

xième moitié du 19^{ème} siècle. La normalisation, c'est-à-dire la standardisation de la pensée, permet le travail à la chaîne, c'est-à-dire « la brutalité ».

L'inflation des normes assujettit l'individu à la logique du marché, faisant de lui un pur et simple instrument. Le gouvernement cède la place à l'administration sous curatelle. Nous ne sommes plus gouvernés mais invités à nous soumettre, à accomplir les rituels d'une religion sans morale, celle des marchés. Le sacré transféré à la technique nous asservit.

On casse le collectif au profit de l'individuel et on fait prévaloir un langage non narratif pour justifier ce qui se passe. Dans ce contexte, la psychanalyse ne passe pas, car elle ne se traduit pas par des critères d'évaluation.

Une expérience pilote a été menée à Londres, en 2012. Des personnes en état d'ébriété

devaient porter un bracelet électronique qui les avertirait de leur état d'ébriété. Ce projet ne s'adressait pas aux alcooliques mais à ceux qui « faisaient la fête ». Ne peut-on pas les aider plutôt que de leur prévoir un surmoi portatif ?

Dans le soin et l'accompagnement, ce qui importe, c'est la part d'humanité en chacun de nous, qui nous fait refuser la fatalité. Va-t-on imaginer une maison de retraite où des bracelets indiqueraient le taux de dépression ? Nous pouvons tous être assignés à résidence, si le logiciel décide d'un optimum.

La société de la norme est au service d'une économie. Dans les métiers, le but est l'évaluation, voire l'auto-évaluation comparée à un modèle qui ne correspond pas à la finalité du métier. Par exemple, chez les infirmiers, c'est la confiscation de la singularité dans l'exercice du métier.

Cette normalisation est-elle efficace ? Aux États-Unis, dans le Dakota du Sud, des gens portent un bracelet électronique, l'organisation sociale

étant confiée au système, et 5% d'entre eux « resquillent ». Dès qu'on leur retire le bracelet, le comportement déviant recommence. La terreur rationnelle, c'est la destruction de notre morale et de notre psychologie.

On peut reconnaître l'utilité sociale de la science et des experts, mais la vie sociale et pratique doit être au cœur de tous les domaines de la pensée. Nos savoirs sont liés à l'ensemble de la culture et à la manière dont on peut les recevoir.

La culture, l'éducation, le secteur de la santé sont porteurs de la qualité de notre avenir et il faut essayer de les sauver.

On doit pouvoir donner une forme à son destin et permettre qu'un individu, quand il produit des objets ou un service, se « produise » lui-même en produisant. Sacraliser la machine ou le langage numérique, c'est tourner le dos à l'humanisme.

Nous avons ainsi perdu le sens du récit, la société de l'information remplace la parole. La consommation de l'information est une véritable course et on n'a plus le temps d'analyser.

Nous devenons cannibales et spectateurs de nos propres vies.

La relation à soi est modifiée, les données sont recyclées par les puissances financières. L'humain, ensemble de données, devient une nouvelle humanité où l'on se présente par sa collection de liens, sans se préoccuper des dispositifs de contrôle des conduites, des opinions.

En conclusion, il faut réinventer la démocratie et l'humanisme par la biodiversité des savoirs, la narration, et absolument laisser place à l'artisanat au sein de nos pratiques. On ne va pas détruire la technique mais concevoir qu'elle est insuffisante. Il faut rétablir ce qui constitue l'œuvre, c'est-à-dire, l'art.

Synthèse de P. BLOCH



JOURNEE des RETRAITES

Cette année nous avons commencé notre journée des retraités par un vent de fraîcheur apporté par de jeunes collègues nous ayant rejoints dans un atelier sur la démarche muséale : c'était le rappel et l'inventaire des instruments de mesure et des attitudes mentales qui ont caractérisé notre discipline de psychologie au service de l'orientation dès le tout début du 20ème siècle et dans le contexte socio-économique qui l'accompagnait, ceci, dans le but d'aider les psychologues à mieux comprendre, à la lumière d'une analyse critique du passé, ce que lui préparent les nouvelles technologies. Cet atelier présenté par Elisabeth Perrin et animé par Dominique Hocquard, était d'une grande richesse d'échanges et de réflexion.

Nous étions donc en pleine forme vers 10h 30



pour rejoindre notre guide qui nous attendait devant le musée Toulouse Lautrec. Et là aussi, nouvelle et bonne surprise, nous étions rejoints par de nouvelles figures de jeunes retraités que nous avons accueillis avec un plaisir certain. D'entrée, à la qualité de ses propos, on pouvait comprendre que notre guide avait une formation en histoire de l'art. C'est ainsi que nous avons eu une journée tout à fait rare tant sur le plan des acquisitions culturelles que sur celui de l'amitié.

Le parcours dans le musée nous a permis de comprendre le mode d'éclosion et d'ascension de ce grand artiste que fut Toulouse Lautrec, né à Albi en 1864. La maladie génétique dont il était atteint, due à la consanguinité, le condamnait à l'arrêt de la croissance du bas de son corps alors que son buste grandissait, entraînant sa difformité et, de plus, l'épaisseur de ses traits. Ce contexte l'a conduit à renforcer le penchant qu'il avait pour le dessin et la peinture. Ne pouvant faire de sport ni de cheval, son intérêt s'est vite porté sur la représentation de cavaliers et de portraits équins dont nous pouvions admirer la beauté. Formé et conseillé par Princeteau, ami de son père et peintre animalier, puis par Léon Bonnat, il a très vite été propulsé dans le monde des grands peintres de l'époque, surtout qu'étant parti vivre à Paris, il avait la possibilité de rencontrer les plus grands, tel que Van Gogh par exemple.

Classé lui-même comme post-impressionniste, les paysages lui importent peu. Il s'attache plutôt à dégager les sentiments, les émotions des personnages, l'intimité des lieux.

Très connu, entre autres, pour sa toile du Moulin Rouge, il a beaucoup fréquenté le milieu des artistes, la goulue, Jeanne Avril ... s'attachant dans son élan vers la modernité à réaliser des affiches rendues facilement réalisables par l'invention de la lithographie. Montmartre, l'exposition universelle ont été pour lui des sources d'inspiration de même que la fréquentation des « Nabis ». Son mode de vie, ses excès ayant entraîné la dégradation de sa santé, il a été obligé de rester « enfermé » dans une maison de santé qu'il supportait mal. Il s'en évadait en continuant d'illustrer le monde artistique et en reproduisant de mémoire des scènes de cirque vues dans sa jeunesse. Il va terminer sa vie auprès de sa mère, éternellement attentive à son sujet ; ils s'installent au château de Malromé en Gironde, où il décèdera en septembre 1901, ayant fait de nombreux portraits de sa mère.

Le musée est situé dans le célèbre château de la Berbie, ancien palais épiscopal du 13ème siècle ; il est classé au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 2010, pour son ensemble architectural, la splendeur de ses plafonds, cheminées, boiseries...

Ce palais va devenir forteresse avec ses longs murs lisses de renfort, face à l'hostilité des albigeois tant sur le plan économique que religieux, au moment de l'hérésie des cathares.

Notre admiration se partageait entre ces témoignages d'histoire d'un grand intérêt, la beauté de leur réalisation dans l'architecture et en même temps l'enthousiasme pour ce peintre qui jouissait d'un cadre hors du commun. Nous avons dû quitter la



magie de ces lieux non sans avoir contemplé l'admirable paysage vu de la terrasse qui surplombe le Tarn et les magnifiques jardins à la française, si colorés à cette saison. Nous avons eu du mal à nous en détacher. Mais à quelques pas de là



..... sous un soleil ardent (nous avons choisi, sans le savoir, le plus beau jour de la semaine) nous attendait un havre de paix, notre restaurant dans un cadre de verdure. Ce fut un moment d'amitié particulièrement réussi car la répartition des convives par petites tables permettait l'optimisation de notre rencontre, et nous avons facilement lié connaissance ou évoqué nos souvenirs.

Rafrachis, bien restaurés et d'humeur joyeuse, nous sommes partis à la découverte du joyau d'Albi, sa cathédrale Sainte Cécile, la plus grande d'Europe construite en briques. L'absence de carrières, la nécessité de construire vite et avec légèreté, sans coûts trop ruineux ont fait privilégier ce mode de construction, qui caractérise également le quartier médiéval enserrant la cathédrale.

Elevée sur un piton rocheux qui domine le Tarn, il a fallu deux siècles pour l'édifier de 1282 à 1480. L'extérieur de l'édifice évoque une forteresse plutôt austère mais entrant dans l'édifice par quelque endroit que ce soit, on est saisi d'éblouissement devant sa richesse picturale et sculpturale dans le style gothique méridional. Commencée par sa façade orientale 15 août 1282, les murs sont achevés entre 1340 et 1370 et les voûtes terminées entre 1370 et 1390.

Après 1400 les épidémies de peste et la guerre de cent ans ont affaibli l'économie locale. La consécration de la cathédrale a lieu seulement en 1480 par Louis Ier d'Amboise

(proche de Louis XI), car c'est à ce moment là qu'un essor économique lié à la culture et au commerce du pastel et du safran va donner un sursaut de ressources qui se traduira également dans la richesse du mobilier et de la décoration. Un jubé de pierre est ajouté à l'intérieur de la cathédrale qui donne presque l'illusion qu'il y a une église emboîtée dans l'autre.



Tout est réalisé en dentelle de pierre qui sépare les fidèles du chapitre des chanoines, cette dernière structure a été réalisée en une dizaine d'années.

Le mur occidental aveugle est utilisé pour représenter un jugement dernier réalisé en trois registres, le ciel, la terre et l'enfer, peint à la détrempe d'une manière prestigieuse en soignant tous les détails. Les sept péchés capitaux sont aussi représentés et l'on arrive difficilement à détacher ses yeux devant la multiplicité des messages et le désir de découvrir leur sens. On estime qu'il s'agit de la plus grande fresque médiévale de la France méridionale. Sa datation, d'après l'étude des peintures faite par Marcel Durliat, la situerait vers 1492, car elle aurait été inspirée par un recueil d'illustrations publié à cette époque.

Les fresques de la voûte sont des peintures renaissance : les maîtres étaient capables de dessiner à l'envers à 30 mètres de haut, puis de peindre avec une très grande précision les détails des visages, des drapés, des fines bordures. C'est Louis II d'Amboise, nommé évêque d'Albi, qui a fait venir des artistes-peintres d'Italie, ils arrivent de Lombardie et d'Emilie, et s'installent à Albi d'où la relative rapidité de l'exécution de cette œuvre remarquable. On note neuf signatures d'ateliers. Un baldaquin de pierre au dessus de l'entrée tranche avec l'environnement de briques.

Notre guide ayant à l'esprit non seulement de nous instruire mais également de nous distraire nous a aimablement conduits au bord du Tarn pour emprunter une gabarre et bénéficier de la fraîcheur de l'eau, mais également pour découvrir autrement Albi. En effet, au fil de l'eau, tout paraît différent, la solennité imposante de l'ensemble épiscopal s'adoucit, la nature éclate.

Emerveillés comme de jeunes enfants et baignés de la lumière intense et dorée du soir, nous découvrirons un héron cendré prenant la fraîcheur, imperturbable, sur une patte, devant une forte cascade d'eau et notre passage. Il nous a beaucoup réjouis. C'est sans doute une belle leçon de savoir profiter de toutes les occasions de détente et de bien être quand on le peut et si l'on est bien accompagné. C'était le cas avec nos collègues et c'était un délice !

P. Bloch



PS . Nous faisons deux types d'envoi de cette Lettre. Un envoi complet (avec les notes et synthèses des conférences) par courriel et un envoi plus léger par courrier postal à ceux qui ne nous ont pas encore donné leur adresse électronique. N'hésitez pas à nous la faire connaître rapidement. Faites également passer cette demande aux nouveaux et aux futurs retraité(e)s.